

Compte rendu des 3èmes journées de NLS-Québec
« Signes discrets dans les psychoses ordinaires -
Cliniques et traitements »

*Par **Eléa Roy**,*

Les 6 et 7 février 2016, se tenaient à Montréal les troisièmes journées d'études de NLS-Québec. Le thème de cette année s'articulait avec celui du congrès de la NLS en juillet prochain à Dublin, à savoir « Signes discrets dans les psychoses ordinaires - Cliniques et traitements ». **Jacques Borie**, membre de l'ECF, de la NLS et de l'AMP, ainsi que **Laurent Dupont**, membre de l'ECF, de l'AMP et nommé AE en août 2015, nous ont fait le plaisir de traverser l'Atlantique et venir jusqu'au Québec pour discuter de ce thème.

- Un exposé de **Jacques Borie** a introduit le thème des journées. Il est nécessaire de saisir que la psychose d'aujourd'hui n'est plus celle du temps de Freud, à l'époque où l'Autre tenait le coup. Pour saisir ce qu'il en est de cette nouvelle clinique, à l'heure où la figure de l'Autre se décompose, il est nécessaire de se pencher sur les petites choses, les petits détails d'une psychopathologie de la vie quotidienne. Ces signes, qu'ils soient langagiers ou corporels, le psychanalyste doit les repérer et en prendre acte.

Le parlêtre est le produit de la rencontre du corps avec la langue. Toutefois, le symbolique introduit un désordre dans le vivant, et pour faire avec cette dysharmonie, pour faire tenir le tout, Lacan a introduit la notion de sinthome. C'est avant tout ce à quoi nous avons affaire dans la clinique de la psychose ordinaire. Dès lors, on se doit de s'interroger : quel usage le sujet fait-il pour traiter la jouissance ? Le psychanalyste accompagne alors le sujet dans ce travail de limite, afin de la border, de la serrer. Dans une clinique du signe, on cherche à saisir ce qu'il en est du rapport du signifiant avec le corps. Mais le savoir, le psychanalyste ne le détient pas à l'avance, il est plutôt à envisager comme un dépôt de la clinique et par

conséquent, notre travail, comme le dit Jacques Borie, c'est « l'abri du non-sens ».

Ces journées se sont poursuivies avec la présentation de trois cas issus de la clinique, puis deux cas tirés d'œuvres littéraires fictionnelles, tous discutés par nos deux invités :

- **Ruzanna Hakobyan** nous a présenté le cas d'une jeune femme rencontrée en analyse, et pour qui, de l'urgence subjective qui la précipite, se saisit de ce travail pour qu'une « hâte aux séances » s'installe. Elle trouve alors, chez l'analyste, un point d'ancrage, un port pour faire tenir le corps et se garder de l'errance qui peut surgir.
- Ensuite, **Geneviève Houde** a témoigné du cas d'une femme accueillie dans un centre de psychothérapie. Devant une difficulté quant à la question de la rencontre avec l'Autre sexe, ce cas nous a donné l'occasion d'interroger les questions d'identifications, de collage, et l'usage de l'image et du costume comme voile par rapport au réel.
- **Anne Béraud** a présenté le parcours analytique d'une jeune femme qui se saisit du lieu de parole, et de son analyste comme point de capiton, pour se tenir à l'écart d'une pente mélancolique dont on repère les signes discrets. Pétrifiée sous une identification d'être de déchet, elle réussit toutefois dans le transfert à tenir à distance ce signifiant « folle » qui la désigne et à se construire une image plus stable pour faire tenir le corps.
- Dans un second temps, **Anne Marché Paillé** nous a proposé une lecture particulièrement intéressante de Lol V. Stein, héroïne bien connue de Marguerite Duras. C'est autour de l'objet regard que l'histoire de Lol a été interrogée, depuis celui de la scène du bal jusqu'au regard qui ouvre sur un ailleurs. Pourrait-on envisager le traitement de l'absence de corps, comme un rebroussement vers une position mystique ?

- Enfin, Fernando Silveira Rosa nous a fait découvrir le personnage de **Macchabée** issu du roman « L'heure de l'étoile » de l'auteure brésilienne Clarice Lispector. Pour faire face au sentiment de vide et au hors-sens des phénomènes qui assaillent son corps, ce personnage singulier semble se saisir, entre autres, d'une nomination de dactylographe et d'un travail sur la lettre, où le néologisme lacanien motérialité prend toute sa valeur.
- Pour débiter la deuxième journée, nous avons eu l'honneur d'entendre le témoignage de **Laurent Dupont**, deuxième témoignage de son parcours comme Analyste de l'École. Particulièrement touchant et enseignant, ce témoignage a permis au public de saisir le trajet singulier d'un analysant. Ce témoignage a été particulièrement saisissant quant à l'importance de chaque tranche d'analyse. Les particularités de chaque analyste se révèlent nécessaires et respectant le temps du sujet. De la production de sens qui renvoie à l'infini et qui n'a pas de point d'arrêt, l'analyse produit dans un dernier temps un vidage de sens pour que l'analysant en fasse un sinthome. Ainsi, de ce qui usait le sujet, il peut alors en user. Entendre l'énonciation de Laurent Dupont nous a enseigné à tous, mais surtout à chacun, au singulier. Elle nous enrichit sur le parcours d'un analysant et aussi plus largement quant à la psychanalyse.
- Pour clore ces journées et profiter de la venue de **Jacques Borie** au Québec, une rencontre-débat autour de son livre « Le psychotique et le psychanalyste » a été organisée à la librairie Paulines à Montréal. Cette rencontre, animée par **Benjamin Mortagne** et **Eléa Roy**, a permis à Jacques Borie d'exposer un angle de la clinique qui rompt avec les discours dominants sur les psychoses en Amérique du Nord. Elle a suscité une vive curiosité et un grand intérêt du public qui a largement participé au débat.

En somme, chacun a pu tirer de ces rencontres un enseignement qui lui est propre, théorique comme clinique. La richesse des interventions de nos invités et cliniciens, et les échanges qui en ont découlé ont su (r)éveiller chez chacun le goût de se mettre au travail, d'interroger sa propre clinique, ou encore sa propre analyse.

Nous en remercions vivement nos deux invités.